

gouverner ; ensuite il donna les charges importantes de l'état à des hommes cruels et débauchés. Il nomma trésorier de la couronne, Étienne, eunuque persan, homme abominable, qui frappait les officiers du palais à coups de lanières, et poussait l'audace jusqu'à menacer l'impératrice du châtimement dont on punit la première enfance dans les écoles. L'intendance des revenus publics fut confiée à Théodore, ancien moine, dont l'esprit sanguinaire inventait des supplices barbares pour arracher aux malheureux citoyens le prix des impôts qu'ils ne pouvaient payer. Digne ministre d'un tyran odieux, il parcourait les provinces avec une bande de soldats, proscrivait les principaux habitants, les faisait suspendre aux arbres de leurs domaines, et les brûlait à petit feu, afin de les obliger à découvrir les trésors qu'ils avaient enfouis.

Pendant que ses officiers désolaient la nation par de barbares exactions, l'empereur, plongé dans d'infâmes débauches, exerçait sa cruauté contre les principaux seigneurs de sa cour ; et il osa même faire jeter dans un cachot le patrice Léonce pour le punir de s'être acquis trop de gloire en commandant les armées et pour s'être attiré la faveur de la nation. Mais comme le peuple n'abandonne pas ceux qui se sont déclarés ses défenseurs, des attroupements se formèrent, les citoyens prirent les armes, et le tyran fut obligé de rendre la liberté à l'illustre capitaine.

Par hypocrisie, Justinien feignit de lui avoir rendu toute sa confiance, et le nomma gouverneur de la Grèce, en lui enjoignant toutefois de partir pendant la nuit. Les amis et les partisans du patrice, redoutant la perfidie de Justinien, se rendirent secrètement le soir à la demeure de Léonce,

l'engagèrent à ne point entreprendre son périlleux voyage ; et pour donner plus de force à leurs raisonnements, ils lui amenèrent un magicien qui lui fit cette prédiction : « Léonce, tu mourras cette nuit par ta lâcheté, ou tu régneras par ton courage. » Vaincu par les instances de ses amis, et cédant à la superstition, le patrice arma ses esclaves, et se présenta avec eux au prétoire, annonçant aux gardes l'arrivée de l'empereur. A sa voix les portes s'ouvrirent ; ses partisans pénétrèrent dans les appartements intérieurs, et garrottèrent le préfet ; ensuite ils coururent aux prisons, délivrèrent tous les détenus, et leur donnèrent des armes.

A la tête de cette armée improvisée, Léonce parcourut les rues de Constantinople, éveillant les citoyens, et faisant crier par les soldats : « Citoyens, courez tous à la basilique de Sainte-Sophie. » Le peuple s'y rendit en foule. Lorsque le jour commença à paraître, le patriarche Callinique monta sur le jubé, et après avoir fait un discours aux nombreux assistants, il s'écria : « Mes frères, voici un jour qui éclairera la chute d'un prince et le triomphe d'un autre. » Aussitôt les amis du patrice proclamèrent Léonce empereur, et la multitude fit retentir le temple de ses bruyantes acclamations.

On marcha sur le palais : les gardes du prince furent égorés ; Justinien fut arraché des bras d'une courtisane et traîné presque nu aux pieds de l'heureux vainqueur, qui lui fit grâce de la vie, et le condamna seulement à l'exil, après lui avoir fait couper le nez, suivant la coutume de l'époque ; l'eunuque Étienne, son favori, subit un supplice semblable. On avait trouvé sur lui un ordre de son infâme maître, qui lui enjoignait de mettre le feu à Constantinople, et de faire périr



en une nuit tous les habitants de cette immense ville par la flamme ou par le fer.

Le nouveau souverain envoya une flotte nombreuse, sous les ordres du patrice Jean, pour repousser les Sarrasins, qui venaient de s'emparer de Carthage. Les musulmans, défaits dans plusieurs rencontres, furent contraints d'abandonner les villes qu'ils avaient conquises; néanmoins ces échecs ne purent décourager leur kalife; il arma de nombreux navires, et chassa enfin les Grecs de tout le littoral de l'Afrique.

Jean, fuyant devant le glaive victorieux des Arabes, s'embarqua précipitamment sur ses vaisseaux, et fit voile pour les côtes de la Grèce. Dans la traversée, une tempête violente l'obligea à relâcher dans l'île de Candie, où il demeura plusieurs mois. Les soldats manquant de vivres, et irrités d'une défaite qu'ils attribuaient à l'incapacité de leur capitaine, se soulevèrent contre lui, le déposèrent de son commandement; et cédant aux suggestions d'un ambitieux, ils résolurent de s'affranchir de toute autorité, et proclamèrent empereur un de leurs chefs appelé Apsimare.

Lorsque cette nouvelle parvint à Constantinople, Léonce prit toutes les mesures nécessaires afin de résister aux entreprises de son compétiteur: la ville fut approvisionnée pour soutenir un long siège, et une milice courageuse garnit les créneaux des remparts. Pendant qu'il s'occupait de ces préparatifs de guerre, une épidémie cruelle vint fondre sur sa capitale, et en quelques mois une grande partie des habitants et presque toute son armée furent emportés par la contagion.

Apsimare, qui était arrivé avec la flotte sous les murs de Constantinople, attaquait une forteresse appelée Arcas, qui

d'abord lui avait paru facile à emporter d'assaut; mais ayant éprouvé une vive résistance, et jugeant que tous ses efforts seraient impuissants pour s'emparer de la place, il eut recours à la trahison, et corrompit les officiers qui gardaient les murailles de Blaquernes. Des traîtres introduisirent ses soldats par un aqueduc dans la ville; Constantinople fut abandonnée au pillage; Léonce, livré par ses gardes, fut amené au vainqueur, qui lui fit couper le nez en sa présence, et le condamna à finir ses jours dans un monastère. Apsimare se rendit ensuite au palais impérial, et prit possession du trône sous le nom de Tibère III.

Ainsi, pendant que l'empire d'Orient était soumis à des tyrans exécrables appelés par les peuples stupides, princes, rois, et empereurs, les Gaules servaient d'arènes sanglantes aux chefs barbares qui se disputaient le pouvoir suprême.

Clotaire II, fils de Landry et de l'infâme Frédégonde, commence la série des rois de France du septième siècle. A peine âgé de seize ans, il entreprend, malgré son extrême jeunesse, de gouverner par lui-même son royaume de Soissons; perfide, audacieux et opiniâtre comme sa mère, il réunit des troupes et veut s'emparer des états de ses cousins Thierry et Théodebert. Les deux princes, instruits de ses projets, se liguent pour leur défense commune, et marchent contre l'armée de Clotaire: le jeune ambitieux, vaincu dans une grande bataille, est forcé d'implorer la clémence des deux rois qu'il avait voulu dépouiller de leurs royaumes.

Thierry et Théodebert se laissèrent attendrir par sa soumission, et lui conservèrent sa couronne, en exigeant seulement une rançon. Pleins de confiance dans la reconnaissance



et les serments de Clotaire, ils marchèrent avec toutes leurs forces contre les Gascons qui s'étaient révoltés, soumièrent ces peuples, et leur donnèrent pour gouverneur Génialis, qui le premier prit le titre de duc de Gascogne.

Pendant qu'ils étaient occupés des soins de cette conquête, une division éclata entre eux : alors le fils de Frédégonde, profitant de leur éloignement et de leur discorde, leva de nouvelles armées, et pénétra dans les provinces de Thierry. Celui-ci accourut aussitôt pour punir Clotaire, et le battit une seconde fois; néanmoins il lui accorda la paix, sous la condition qu'il resterait neutre dans la guerre qu'il avait déclarée à Théodebert.

Le roi de Soissons jugea qu'il accomplirait plus facilement ses projets ambitieux lorsque les deux frères auraient affaibli leurs troupes; il maintint donc le serment qu'il avait prêté, et attendit les événements. Les deux princes se livrèrent en effet une terrible bataille sous les murs de la ville de Cologne; l'armée de Théodebert fut taillée en pièces, lui-même fait prisonnier et envoyé à Brunehaut, qui le fit égorger.

Clotaire songea alors à marcher avec ses troupes contre le fratricide, qui avait acheté la victoire par la perte de ses meilleurs soldats. Mais la rapidité de sa marche fut inutile, le poison l'avait devancé, et Thierry était mort des suites d'un breuvage que son aieule lui avait versé. Le roi de Soissons ne suspendit pas son expédition; il battit les bandes que Brunehaut avait rassemblées à la hâte, fit la reine prisonnière; et, ainsi que nous l'avons déjà rapporté, par ses ordres, cette femme exécration fut dépouillée de ses vêtements, exposée pendant trois jours et trois nuits à la bruta-

lité des soldats, appliquée à des tortures inouïes, et enfin attachée à la queue d'un cheval indompté, qui l'emporta à travers les rochers.

Ensuite il fit saisir les enfants de Thierry; les deux fils aînés furent massacrés, le troisième s'échappa de sa prison, et le plus jeune fut rasé et enfermé dans un monastère.

Ces crimes rendirent Clotaire maître absolu des trois royaumes : il donna à Dagobert, son fils, l'Austrasie et la Neustrie avec le titre de roi; et bientôt, se repentant de l'avoir élevé sur un trône, il voulut faire la guerre pour reprendre les états qu'il lui avait abandonnés.

Sous son règne, la puissance des maires augmenta considérablement par la création de cours de justice ambulatoires, appelées placita, dont les rigueurs soulevaient la haine des grands et du peuple contre le prince.

Clotaire était cruel et inexorable, il était roi; il trancha lui-même la tête d'un capitaine saxon qu'il avait fait prisonnier; il fit frapper du glaive tous les enfants mâles de cette valeureuse nation dont la taille s'élevait à la hauteur de son épée, afin de ne pas laisser un vengeur à la Saxe. Enfin il mourut à l'âge de quarante-cinq ans, et son corps fut déposé dans l'église de Saint-Germain des Prés.

Après la mort de Clotaire, son fils aîné Dagobert s'empara de la couronne, et n'accorda à son frère Charibert qu'une faible partie des états de leur père. Cependant le prince, qui avait plutôt un apanage qu'un royaume, prit le nom de roi et établit sa cour à Toulouse. Il ne garda pas longtemps son vain titre, et mourut à Blaye, laissant ses états à l'aîné de ses enfants. Dagobert, jaloux même de cette ombre de



royauté, résolut la mort de son neveu, et le jeune prince fut empoisonné. Devenu maître de toute la France par ce dernier crime, il s'abandonna, comme son père, à tous les excès de la débauche et de l'intempérance; il remplit son palais de concubines, répudia la reine Gomatrude, et épousa trois femmes à la fois. On raconte qu'il faisait enlever pour ses orgies toutes les jeunes filles dont la beauté attirait ses regards, et qu'il prodiguait ses trésors pour donner des fêtes somptueuses à ses courtisanes et à ses mignons.

Le luxe de sa cour était poussé à un point extraordinaire pour le siècle, et formait un contraste frappant avec la misère du peuple : les seigneurs portaient sur des habits magnifiques de larges ceintures couvertes de pierreries; les vêtements du prince éblouissaient les regards, et son trône d'or, chef-d'œuvre de l'orfèvre saint Éloi, passait pour une des merveilles de l'époque. Ce prince, lâche et cruel, dévot et luxurieux, hypocrite et avare, effréné dans ses passions, passa toute sa vie dans les voluptés de son sérail, ou les mains jointes dans une chapelle, récitant son rosaire.

Dagobert ayant abandonné le soin du gouvernement aux maires du palais, la puissance de ces officiers s'éleva au-dessus de l'autorité royale. Le prince ne s'occupait que de bâtir des basiliques, de fonder des monastères, ou de doter les couvents; ce qui lui valut d'être glorifié par les moines et par les prêtres. Enfin, après avoir occupé le trône l'espace de seize ans, il mourut à Épinay, et fut enterré à Saint-Denis, église qu'il avait fondée et qui depuis est devenue la sépulture des rois de France. Ses deux fils héritèrent de ses immenses états.

Sigebert III, qui avait été couronné roi d'Austrasie cinq ans avant la mort de son père, conserva cette province, et employa tous les trésors de son royaume à fonder des maisons religieuses et à faire transcrire les règlements que devaient observer les moines. Il mourut à Metz après vingt-quatre ans de règne, laissant un fils que Grimoald, maire du palais, fit raser et jeter dans un couvent.

Clovis II, le plus jeune des enfants de Dagobert, eut en partage les états de Bourgogne et de Neustrie : sa minorité rendit plus formidable qu'auparavant l'ambition des grands seigneurs, et favorisa l'odieuse puissance des maires du palais. Profitant de la faiblesse du jeune prince, les gouverneurs des provinces allumèrent des guerres civiles dans toutes les Gaules; et lorsque Clovis fut parvenu à l'âge de gouverner lui-même, il n'eut ni assez de force ni assez de courage pour réprimer les désordres. Archambaud, maire du palais, poussa l'insolence jusqu'à lui imposer pour femme légitime l'esclave Bathilde, qu'il avait achetée d'un pirate et qui avait été souillée de ses caresses.

Ce prince faible et pusillanime eut cependant le courage d'une bonne action, qui lui attira l'amour de ses sujets. Les trésors de l'état ayant été dissipés par les concussions des ministres, il donna l'ordre, dans un moment de famine, d'enlever les lames d'or et d'argent qui recouvraient les tombeaux de saint Denis et des autres martyrs; il en fit battre monnaie, et en acheta des grains qu'il distribua aux pauvres de la capitale. Le superstitieux Clovis fit ensuite ouvrir le tombeau du saint, et enleva une partie des reliques pour les faire placer dans l'oratoire de son palais, afin de se préserver de



l'influence du malin esprit. Les moines, irrités de voir leur église dépouillée de ses richesses, crièrent au scandale, accusèrent Clovis de s'abandonner à des débauches monstrueuses avec ses courtisans, et le représentèrent au peuple comme le tyran le plus exécration. Ils annoncèrent même que Dieu l'avait frappé de démence pour le punir d'avoir détaché un bras du corps de saint Denis. En effet, le roi étant tombé malade d'une fièvre chaude causée par ses excès, cette fable prit un caractère de vérité aux yeux du vulgaire; il mourut quelque temps après, dans des convulsions horribles, et l'on ne douta pas que Satan ne se fût emparé de son âme.

Clotaire III, l'aîné de ses fils, lui succéda aux royaumes de Bourgogne et de Neustrie, sous la tutelle de sa mère Bathilde, et sous la direction d'Ébroïn, maire du palais. La princesse, qui était montée sur le trône en sortant de l'esclavage, n'oublia pas sa première condition; elle soulagea les misères du peuple, gouverna l'état avec sagesse et fermeté, réprima les violences des seigneurs, et assura le royaume d'Austrasie à son autre fils Chilpéric. Mais la superstition de l'époque la livra aux séductions des prêtres; ceux-ci, à l'instigation d'Ébroïn, l'engagèrent à renoncer au monde pour se retirer dans le monastère de Chelles, qu'elle avait fondé. Aussitôt que la reine eut abandonné le soin du royaume, le maire relégua le prince au fond de ses palais, et l'entoura de courtisanes et de mignons, afin de rester seul maître du pouvoir; cependant le prestige de l'hérédité du trône était si puissant dans l'esprit des peuples, qu'Ébroïn n'osait pas encore s'emparer de la couronne. D'ailleurs le courageux évêque saint Léger s'opposait avec fermeté à ses projets ambitieux. Enfin le maire

du palais, fatigué des remontrances du prélat, résolut de se défaire d'un censeur incommode; un jour, il envahit le palais épiscopal à main armée, arracha saint Léger de sa demeure, ordonna à ses soldats de lui crever les yeux, de lui couper les oreilles, le nez et les lèvres, et de le traîner dans la forêt voisine d'Autun; ce qui fut exécuté avec une grande cruauté. Par bonheur, le comte de Varingue, qui habitait un château dans les environs de la ville, eut connaissance de ce qui se passait, et vint pendant la nuit avec ses gens enlever l'infortuné du lieu où il avait été jeté nu et sanglant; il le fit transporter au monastère de Fécan, où, grâce aux soins intelligents des moines, on parvint à le sauver. Clotaire III, épuisé par les voluptés, mourut à la fin de sa dix-huitième année.

Thierry, son second frère, fut proclamé souverain par Ébroïn, au mépris des lois du royaume, qui désignaient pour successeur Théodoric, frère aîné du prince. Alors la haine que les grands, le clergé et le peuple portaient au maire du palais fit explosion. Un moine du septième siècle rapporte ainsi les événements de cette révolution: « Le roi » Clotaire III, appelé par Dieu, étant sorti de cette vie, le » trône se trouva vacant. Ébroïn, qui aurait dû convoquer » solennellement les grands, et élever sur le trône Théodoric, » frère aîné du roi, refusa de les assembler; il ordonna même » aux nobles qui étaient en route de rebrousser chemin, et » fit fermer les portes du palais, afin de procéder à l'introni- » sation du souverain de son choix.

» Les seigneurs, appréhendant qu'il ne méditât leur ruine, » se réunirent en conseil; ils déclarèrent nulle la nomination